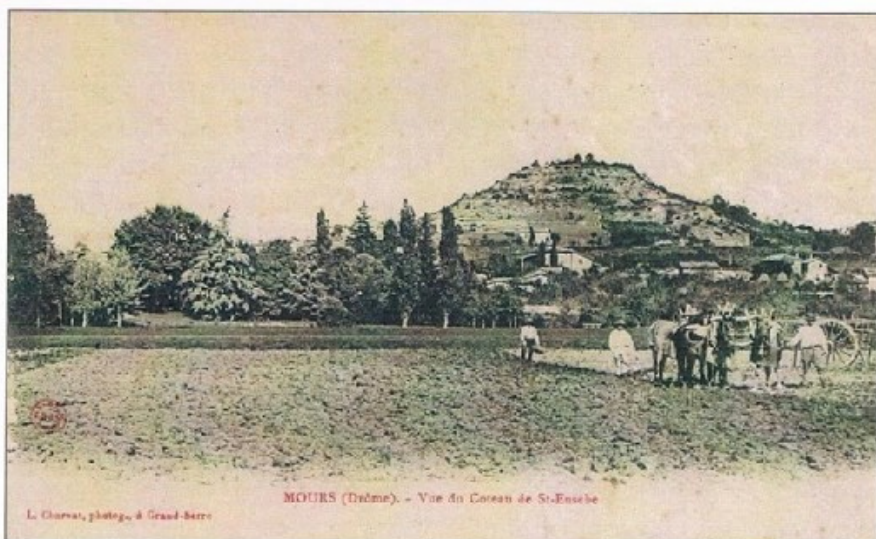


# 70<sup>ème</sup> anniversaire de La LIBÉRATION

## Témoignage

### Avant les deux Libérations

En 1943, j'étais âgé de dix ans ; nous habitions Mours-Saint-Eusèbe, ma mère, ma jeune soeur et moi. Mours était alors un petit village de 500 habitants nettement séparé de Romans par des champs. Nous étions locataires de la maison de maître du petit domaine appelé alors « Château Grenier », en bordure de la D538, appartenant à la famille valentinoise Grenier. La ferme attenante au bâtiment principal était occupée par une très sympathique et courageuse famille d'agriculteurs, les Léger, dont nous avons vite su qu'ils étaient engagés dans la Résistance, au vu des allées et venues de petites équipes de Résistants dans des Citroën traction avant. L'aînée des trois filles de la famille effectuait des missions d'agent de liaison, les parents tenaient une cache d'armes et offraient leur ferme comme point de rendez-vous pour les Résistants. M. Léger qui manquait de place demanda l'aide de ma mère, Eliane Guillaume, qui avait l'avantage de détenir de vastes locaux vides (grange, greniers) comportant de multiples recoins. Ma



L. Charvat, photog., à Grand-Berry  
MOURS (Déôme). - Vue du plateau de St-Eusèbe

mère accepta immédiatement de cacher successivement plusieurs caisses d'armes, une à la fois. Elle accepta aussi d'héberger temporairement un jeune réfractaire du STO, dans l'attente que des maquisards du Vercors viennent le chercher, et ultérieurement un second réfractaire. A partir de fin 1943 passaient de temps en temps deux officiers du Vercors, le lieutenant Moine et le lieutenant Grange, dont j'ai conservé le souvenir d'hommes de très haute qualité : calmes, énergiques, organisés, précis.

A partir de début juin 1944 nous ne les voyons plus, selon Mlle Léger ils restent en permanence sur le plateau du Vercors.

Il y eut une dénonciation à la sinistre Milice de Pétain, et par une belle journée du printemps 1944 nous vîmes débouler un camion de miliciens, déclarant qu'ils venaient saisir la caisse d'armes, et que ma mère ferait bien de leur en indiquer l'emplacement, sinon nous serions fusillés tous les trois. Pour appuyer leurs dires, ils nous collèrent au mur, ma soeur âgée de huit ans et moi, deux miliciens nous braquant avec leurs mousquetons. Dans la cour de la ferme, ils avaient ligoté Mme Léger sur une chaise.

Pourquoi ? On ne l'a pas su. Par chance, la caisse avait été emportée la veille par un

maquisard prénommé Richard. Le chef, que les miliciens appelaient « chef Arnaud », leur donna l'ordre de fracasser placards et armoires et d'en jeter le contenu au sol, ensuite de quoi les miliciens grimperent au grenier et aperçurent ... une caisse emplie de paille ! Le chef Arnaud y plongea le bras et s'écria, triomphant « ça y est, j'ai trouvé une arme ! ». Et il sortit de la caisse ... un beau lustre en fer forgé ! Ma mère eut le bon réflexe d'éclater de rire, et les miliciens, ne sachant plus quelle contenance adopter, décampèrent non sans avoir promis qu'ils reviendraient et que, cette fois, ils nous coinceraient et nous fusilleraient. Mais, ayant eu ultérieurement de sérieux problèmes avec des maquisards au nord de Romans, ils ne se sont plus jamais hasardés du côté de Mours. Je passe sur une succession d'épisodes de plus en plus mouvementés et ponctués de coups de feu.

Le plus traumatisant : le 20 juillet 1944, en début d'après-midi, Richard et trois autres combattants de la Résistance viennent en traction avant chercher Mlle Léger pour une mission de liaison à Romans. Il y a encore eu une dénonciation, car ils sont attendus au passage à niveau (aujourd'hui passage souterrain) par un peloton de soldats allemands qui les reconnaît immédiatement et ouvre le feu sans sommations. M. Léger se précipite à vélo pour aller voir ce qui se passe, la scène est effrayante : la traction avant est transformée en passoire, Richard et un autre sont tués, la poitrine défoncée, ouverte par les tirs groupés ; le troisième grièvement blessé ;

Mlle Léger est indemne mais est emmenée à la Gestapo où elle subira un terrible début d'interrogatoire. Cependant dès le lendemain, la bataille du Vercors qui commence bouleverse tout, et rend obsolètes les renseignements que les gestapistes auraient pu lui arracher ; ils se débarrassent d'elle en la jetant dans la rue. De la plaine, on entend le grand bruit de la bataille du Vercors ; les rares nouvelles qui en parviennent ne sont pas bonnes. Il se dit que l'armée allemande a mis de gros moyens, y compris de l'aviation (on a d'ailleurs vu plusieurs fois passer les avions), et que les combattants du Vercors succombent malgré une résistance acharnée. Des rumeurs folles dont l'absurdité est vite révélée circulent dans le pays romanais, entre autres que de Gaulle a fait larguer un bataillon de parachutistes de la France Libre sur le plateau, et que le cours de la bataille va s'inverser. Quelques jours

répandue est qu'il n'y a aucun survivant chez les maquisards.

## La première Libération de Romans

Or, quelle merveilleuse surprise quand, peu avant le débarquement en Provence, nous voyons arriver à Mours le lieutenant Grange, promu capitaine ! Amaigri, fatigué, mais plus combatif que jamais, il nous donne brièvement de bonnes nouvelles du lieutenant Moine, également promu capitaine. Plusieurs de ses hommes portent des pansements. Tous en mauvais état mais avec un moral de vainqueurs. Ils s'installent principalement à Peyrins et, en partie, à Mours chez nous. Nous apprenons que lorsqu'ils ont été submergés par le nombre des assaillants et leur matériel, les survivants du Vercors ont quitté les pâturages et les champs du plateau pour se disperser, quelques-uns descendant difficilement



Suzanne CICOT, debout à droite.

après, le silence revient sur la montagne. Un silence de mort. Dans la plaine, l'opinion la plus

dans la plaine où la plupart sont capturés, la majorité restant sur le Vercors en alternant guérilla

et caches dans la forêt de Lente et d'autres sites propices, où l'armée allemande les a vainement poursuivis sans parvenir à les anéantir. Inquiète des préparatifs du débarquement allié en Provence, la Wehrmacht a commencé d'évacuer le Vercors et les résistants sont descendus dans la plaine pour reprendre le combat. Nous entendons parler des embuscades qu'ils tendent aux troupes allemandes, jusque dans la vallée du Rhône où le capitaine Grange attaque et détruit deux convois allemands.

Je me souviens aussi d'une belle et courageuse jeune femme, Suzanne, infirmière engagée dans la Résistance. Le 22 août au matin, le petit village de Mours et le « château Grenier » voient converger des groupes de résistants en tractions avant et camions, tous ces véhicules marqués FFI en grandes lettres blanches. Le capitaine Grange s'adresse à ma mère d'un ton grave et solennel qu'il n'avait pas habituellement.

- Madame, c'est le grand jour. Dans quelques instants nous attaquons la garnison allemande de Romans pour libérer la ville. Nous sommes très déterminés à vaincre, mais par précaution tenez-vous prête avec vos enfants pour évacuer rapidement votre maison si les choses ne tournaient pas comme nous le voulons. Votre maison étant le départ de l'attaque, il faudrait absolument fuir vers les collines. Un aspect inattendu de la colonne est l'escadron de soldats noirs du capitaine Moine, surnommé « Papa » par certains de ces Noirs, qui étaient détenus depuis 1940 dans une caserne de prisonniers à Lyon,



et que la Résistance avait fait évader en juin 1944. Les Noirs sont animés d'un très fort désir de revanche et s'installent en tête de la colonne qui se forme, à cheval sur les garde-boue des tractions en serrant le phare entre les jambes, armés de gros fusils-mitrailleurs et des redoutables grenades anglaises Gammon, véritables bombes à main capables de projeter en l'air un camion. La colonne démarre, disparaît au virage, et nous entendons les premières rafales. Ensuite les puissantes explosions des grenades Gammon, et des nuages de fumée montent derrière les arbres, au-dessus de la caserne Bon où est cantonné le gros de la garnison allemande. L'attaque semble donc bien tourner. En début d'après-midi, le calme revient, et nous voyons reparaître les combattants, avec des véhicules de la Wehrmacht dont plusieurs sont criblés de balles, ensanglantés. Il y a aussi une partie des nombreux prisonniers allemands, je les compte : 14 selon mes souvenirs. Les autres prisonniers, plus d'une centaine, sont parqués ailleurs.

Ils marchent lentement, tête basse, accablés par la fatigue et la tristesse. Au passage

de ces prisonniers, quelques crétins que personne n'a jamais vus dans la Résistance s'approchent et braillent « à mort ! »... « les Boches au poteau ! », ce qui met en colère le capitaine Grange, qui bouscule ces crétins et les repousse rudement. Nous entendons dire que le lieutenant Lyssandre et cinq autres Résistants sont tombés dans le combat. Les véhicules de la Wehrmacht : camions, transport de troupes à chenilles, voitures, dont le stock augmente le 23 août, sont garés dans le parc du «château Grenier». J'ai maintenant onze ans, et une grande envie de jouer à me mettre au volant de tous ces véhicules, d'étudier leur tableau de bord sans pour autant chercher à les faire démarrer, mais j'en suis aussitôt dissuadé par la vue et l'odeur des flaques de sang. Le combat a visiblement été d'une grande violence.

## La deuxième Libération de Romans

Le 23 août, ayant un peu naïvement l'impression que la Libération est définitivement acquise, nous sommes très étonnés de voir un autre officier, que nous ne connaissons pas, installer dans notre parc, sur la route et



sur les hauteurs un dispositif de défense, que ses hommes appellent « le bouchon ». Je sympathise avec eux, particulièrement avec un adjudant dont le nom de Résistance est Larouille (à cause sans doute de sa flamboyante barbe rousse), qui loge chez nous. L'air préoccupé, l'adjudant Larouille nous confie : « Nous prenons nos précautions parce que les Allemands peuvent revenir en force à Romans. Ceux qui remontent la vallée du Rhône en reculant devant les Alliés vont peut-être se scinder en deux, les uns remontant vers Lyon, d'autres préférant obliquer vers Grenoble à cause de l'immense bordel de la vallée du Rhône où ils perdent des hommes et du matériel ».

En effet, le 27 août en début d'après-midi, des coups de canon et tirs de mitrailleuses éclatent soudain du côté de Romans. Des fumées montent vers le ciel. Des files de réfugiés, à pied, à vélo, jaillissent de la ville et courent vers Mours ou vers les campagnes environnantes par tous les petits chemins. Ma mère hésite, se demandant si nous serions plus en sécurité sur la route, mais l'adjudant Larouille surgit, fusil-mitrailleur en main et chargeurs fixés sur la poitrine et au ceinturon. Il nous crie : « pas une seconde à perdre ! Ne cherchez

pas à prendre des affaires ! Filez immédiatement vers les collines ! » Nous ne sommes pas encore loin du Château Grenier, que des chars et camions allemands s'arrêtent devant l'entrée. Nous entendons des hurlements de fureur, il est évident qu'ils ont découvert leurs véhicules mitraillés et ensanglantés, stockés ici après la Libération de Romans.

Apercevant les habitants de Mours fuyant vers les collines (inhabitées à cette époque), ils font tirer leurs chars au canon, et tirent au fusil et à la mitrailleuse. Courant courbés, nous entendons des balles siffler au-dessus de nos têtes. Les éclats d'obus bourdonnent comme des frelons en furie ; l'un d'eux vient ricocher sur une grosse pierre à quelques mètres.

Nous et les habitants en fuite sommes sauvés par les vallonnements et les arbres qui nous dissimulent au fur et à mesure que nous nous éloignons de Mours, et surtout par le bouchon, car une mitrailleuse et un fusil-mitrailleur (le brave adjudant Larouille, probablement), postés sur une hauteur se mettent à arroser la colonne allemande, malgré les tirs d'obus qui se tournent vers elle. Un gradé FFI arrive et donne l'ordre aux civils aplatis dans les creux de filer vers Génis-

sieux, ce que nous faisons avec d'autres, cependant quelques personnes sont tellement choquées et paniquées qu'elles restent immobiles, prostrées, dans un petit ravin. Vers Génis-sieux, ma mère, ma soeur et moi sommes accueillis à bras ouverts par un agriculteur qui héberge déjà une famille, et un FFI qui a une balle dans le genou (une infirmière vient le soigner). Pendant trois jours, cet agriculteur nourrit gratuitement tous ses hôtes et leur remonte le moral en pronostiquant la victoire finale. L'imprévu, l'incroyable, c'est que rapidement nous sommes de nouveau sous les obus... de l'armée américaine maintenant ! qui d'après ce qu'explique brièvement une patrouille de FFI passant en traction avant, reprend Romans avec les combattants de la Résistance et procède à des tirs d'artillerie aux environs pour barrer à la Wehrmacht les possibilités de retraite. Pendant les quelques minutes de calme qui séparent les volées d'obus, nous nous précipitons tous dans les champs pour ramasser des légumes, récoltes piteuses car les champs sont ravagés ; je me souviens, en particulier, d'une bouillie de melons. Par chance, la ferme où nous nous planquons ne sera pas touchée par les obus américains. Et la deuxième Libération de Romans, la définitive, arrive enfin ! Tant de décennies après, je conserve un souvenir très fort, et toujours ému des hommes et femmes d'exception qui non seulement ont sauvé l'honneur de la France, mais considérablement hâté la victoire des Alliés.

**Christian GUILLAUME.**